

Pendant la plus grande partie de son règne, il eut pour concubine Bertrade, femme de Foulques le Réchin, ou le Rechigné, et fille du comte de Montfort, qu'on accusait de sortilège à cause de l'empire qu'elle avait su acquérir et conserver par son impudicité sur son royal amant.

Cette princesse, initiée à toutes les débauches par les troubadours qui parcouraient alors les châteaux des seigneurs, avait résolu de nouer une intrigue amoureuse avec le roi, et d'obtenir son divorce avec le comte d'Anjou son mari, pour habiter cette cour de France dont les troubadours lui avaient exalté les délices. D'abord des messagers envoyés secrètement à Philippe, vinrent remettre à ce prince des lettres d'amour écrites par une femme inconnue; le roi, dont la curiosité était vivement excitée, répondit à ces épîtres mystérieuses; ensuite les messages se succédèrent; peu à peu la belle inconnue laissa deviner le mystère dont elle s'était entourée, et quand elle jugea que l'amour du monarque était arrivé à son paroxysme, elle lui donna rendez-vous dans la ville de Tours, la veille de la Pentecôte de l'année 1094. Bertrade déploya dans cette première entrevue toutes les ressources de la volupté, et au milieu des transports amoureux elle arracha au prince le serment de répudier Berthe.

Mais la cour de Rome, gagnée par les présents du comte d'Anjou, se rangea du parti de l'épouse légitime de Philippe, et les deux adultères furent excommuniés. Bertrade comprit alors que la vie de Berthe était le seul obstacle à sa criminelle ambition; bientôt le poison vint à son secours, et après la mort de la reine, elle fit casser son mariage avec Foulques le Rechigné, et put contracter aussitôt un second mariage avec

le roi de France. Néanmoins les deux époux restèrent excommuniés parce que la comtesse de Montfort se trouvait parente du prince à un degré défendu par les canons de l'Église. Cette considération fut impuissante pour faire cesser le scandale; ils passèrent outre, méprisèrent les foudres du Vatican, et continuèrent leurs débauches. Mais bientôt l'évêque de Chartres vint troubler cette vie de délices; ses prédications excitèrent la révolte dans toutes les provinces, et le feu de la guerre religieuse s'étendit sur le royaume entier: les villes furent saccagées, les campagnes ruinées, les cultivateurs égorgés, les femmes et les filles violées par une soldatesque effrénée qui accomplissait les ordres d'une courtisane ambitieuse. Philippe se vit forcé de quitter Bertrade pour marcher contre les grands vassaux de la couronne, et il la laissa au fond de son palais, s'abandonnant à tous les plaisirs pendant que les peuples s'entr'égorgeaient pour sa honteuse querelle. Enfin le roi, assailli de tous les côtés par des ennemis puissants, repoussé jusqu'aux portes de Paris, et se trouvant dans l'impossibilité de soutenir seul le poids de la guerre, prit le parti d'associer au trône Louis, son fils aîné, âgé de vingt ans, prince belliqueux et aimé des citoyens.

Sous ce nouveau chef, de nouvelles armées s'organisèrent, les seigneurs rebelles furent battus à leur tour, et le calme revint dans l'état. Mais la gloire dont l'héritier de la couronne venait de se couvrir inspira une haine violente à Bertrade, qui ambitionnait le trône pour Philippe, comte de Mante, son propre fils. La perte de Louis fut résolue, et par les conseils de la concubine royale ce prince fut envoyé en

Angleterre pour négocier un traité avec Henri I^{er}. A peine était-il arrivé dans la Grande-Bretagne, que le souverain de cette île recevait une lettre scellée des armes de Philippe, et portant la prière de faire mourir le jeune Louis. Le monarque anglais se préparait déjà à faire exécuter cet ordre, lorsqu'un de ses courtisans lui fit remarquer que la signature de Philippe avait été imitée par une main étrangère, et qu'il croyait même reconnaître l'écriture de Bertrade.

Henri était un prince perfide, cruel et capable de commettre tous les crimes; mais la politique lui défendait de s'exposer à une guerre sanglante pour les intérêts particuliers d'une femme; il résolut, au contraire, de se servir de cette lettre pour exciter une division dans le royaume, et il montra au jeune Louis le message qu'il venait de recevoir. Celui-ci, transporté d'indignation, repartit aussitôt pour la France, arriva à Paris, seul, couvert de poussière; il accourut au palais du roi, et se jetant à ses pieds, il lui dit: « Je vous apporte, mon père, la tête du criminel que votre justice a condamné. » Philippe, surpris de ce langage, releva son fils avec bonté, et l'ayant embrassé, il lui demanda l'explication de ce mystère, affirmant qu'il n'avait aucun sujet de plainte contre lui. « Eh bien, mon père, s'écria le prince, c'est moi qui réclame justice contre une marâtre qui veut m'arracher le trône et la vie; et je jure que je vais de ce pas l'accuser elle-même devant les seigneurs et les évêques du royaume, si vous ne faites droit à ma prière. »

Philippe, toujours lâche pour sa coupable Bertrade, implora le silence de son fils: Louis eut le malheur de céder aux instances de son père; et le même jour, il sentit dans ses

entrailles les atteintes d'un feu dévorant, dont la cause provenait d'un breuvage qui lui avait été offert par la reine. Heureusement un domestique du prince, prévenu à temps, lui donna un contre-poison qui arrêta les progrès du mal: Philippe pardonna encore ce nouveau crime, et conserva sa maîtresse avec lui, se contentant, pour éviter d'autres malheurs, d'éloigner Louis de la cour en lui donnant comme apanage tout le Vexin français.

Les historiens accusent également Bertrade non-seulement de la mort de Geoffroy Martel et d'Ermentrude, mais encore de l'assassinat du fils aîné de Foulques, son premier mari. Enfin cette reine infâme mourut dans le couvent de Haute-Bruyère, qui dépendait du diocèse de Chartres: malgré tous ses crimes et toutes ses débauches, les prêtres ont osé placer le nom de Bertrade dans le catalogue des saints, et ils ont affirmé que des miracles s'accomplissaient sur son tombeau!

Philippe régna quarante-neuf ans sans avoir fait aucune action qui fût utile à ses peuples; il mourut à Melun, le 29 juillet 1108, dans la soixante-septième année de son âge. Son corps fut porté à l'abbaye de Saint-Benoît-sur-Loire, où le prince avait lui-même indiqué la place de sa sépulture.

Pendant les dernières années de ce siècle, les familles commencèrent à se désigner par des noms propres; les seigneurs les prirent ordinairement de leurs terres, et les citoyens de leurs fonctions, de leur caractère ou de leurs habitudes: le peuple et particulièrement les habitants des villes, qui jusqu'alors avaient été décimés par les famines, par les pestes et par les guerres interminables des nobles et des prêtres, commencèrent à s'organiser en petites républiques appelées

communes. Ce mouvement populaire, qui avait été favorisé par le fanatisme des croisades, devint plus considérable dans les siècles suivants, et il aurait pu produire des résultats favorables à la nation, si la politique des rois ne s'en était emparée pour détruire les grands vassaux et pour l'étouffer ensuite après la victoire.

La France n'était pas encore assez éclairée pour comprendre qu'il ne peut exister aucune alliance entre les rois et les peuples, parce que les uns veulent dominer par la corruption et l'esclavage; et parce que les autres grandissent en vertus sous les inspirations brûlantes de la liberté.



DOUZIÈME SIÈCLE.

PASCAL II,

ALEXIS COMNÈNE,
empereur
d'Orient.

165^e PAPE.

PHILIPPE I^{er},
LOUIS VI,
rois de France.

Caractère du douzième siècle. — Origine de Pascal. — Élection du pontife. — Conquêtes des croisés. — Suite du schisme causé par l'antipape Guibert et par l'empereur Henri. — Querelle des investitures. — Conciles de Poitiers et de Rome. — Lettre du pape au métropolitain de Gnesne. — Nouveau concile à Rome. — La comtesse Mathilde renouvelle l'acte de donation de ses biens au saint-siège. — Réponse d'Ives de Chartres aux plaintes portées contre lui. — Révolte du jeune Henri contre son père. — Henri IV fait sa soumission au saint-siège. — Lettre infâme du pape. — Réponse du clergé de Liège. — Préparatifs d'une nouvelle croisade. — Le pontife vient en France. — Église d'Orient. — Démêlés du pape et du roi de Germanie. — Le pape est fait prisonnier. — Révolte des Romains. — Pascal accorde les investitures. — Il est remis en liberté. — Couronnement de l'empereur. — Le pape est accusé d'hérésie. — Il veut renoncer au pontificat. — Conciles de Latran, de Cépéran et de Beauvais. — Nouvelles séditions contre le pape. — L'empereur entre dans Rome